

J.-B. PONTALIS

LOIN

récit

nrf

GALLIMARD

LOIN

J.-B. PONTALIS

LOIN

récit

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1980.*

Pour Guillaume, dans quelque temps.

1

Il y a les femmes.

Il y a les femmes avec qui l'on est bien, et puis les autres, celles qui emportent hors de soi, mettent dans tous les états, qui, longtemps après qu'elles ont disparu, viennent vous visiter la nuit, menacer l'abri de votre sommeil, tout comme autrefois elles venaient, dans un même mouvement, successivement creuser et remplir la faille qu'elles provoquaient en vous-même, minant sans répit la bonne image que, pour vivre, nous reconstituons chaque matin. Longtemps, j'ai voulu séparer ces deux espèces, les familières et les dépaysantes, les trop proches et les trop lointaines, pour mieux me protéger des unes et des autres.

La vie à Mymia était on ne peut plus plaisante. La ville pourtant manquait de charme. Elle s'étendait en longueur sur une dizaine de kilomètres, traversée par de larges rues rectilignes, avec des immeubles en forme de cubes, variant peu dans leurs proportions et leur matériau. Édifiée le long de la mer, l'air y était humide et, à la saison où j'y arrivai, presque poisseux. « Ici, vous verrez, me dit Guillemain en m'accueillant, l'atmosphère est toujours lourde. Sauf l'été, mais alors la chaleur est insupportable. » Ainsi parlent les Français à l'étranger.

Mais moi, j'y serais léger. Tout de suite, j'en eus l'assurance. Dès le premier jour, je trouvai une chambre dans un hôtel protégé de la rumeur par un jardin, tenu par des jumelles sexagénaires venues de Genève, je ne sus jamais pourquoi, s'exiler dans ce pays lointain. De la « Maison vaudoise » j'étais l'unique pensionnaire. Je pris contact avec l'établissement où j'étais censé enseigner le français, le latin, la philosophie, tout ce qu'on voudrait, aux jeunes gens et jeunes filles de la bourgeoisie locale. « En fait, vous aurez surtout des filles », me prévint Guillemain, les yeux plissés, le sourire goguenard. Dès le premier soir, j'étais reçu chez les T. — l'arrivée d'un nouveau se savait aussitôt — et je n'ignorais plus rien des lieux que je

devais fréquenter : « Ah ! vous jouez au tennis, alors vous irez au club de Tayem, vous verrez, il y a d'excellents joueurs. Vous aimez vous baigner, la plage de Malagi est merveilleuse, nous y avons une petite maison dans les dunes. Le théâtre, cela tombe bien, nous venons de créer une troupe d'amateurs, pas mal du tout vous savez. En attendant, venez, allons chez Tasoukis, il faut que vous goûtiez leurs crevettes. »

J'avais tant erré à Paris, les mois passés, âme en peine cherchant en vain un corps assez réel pour y séjourner, que de me voir ainsi assigner mes plaisirs m'enchantait. Et le fait est que, dans les jours qui suivirent, le temps, comme de lui-même, trouva son emploi. J'étais en province, mais au bout du monde.

Le matin, j'allais, dès huit heures, faire mes cours. Enfin, mes cours, c'est beaucoup dire. Mes élèves, gentiment ignares, à la fois rêveurs et attentifs, attendaient apparemment que nous passions ensemble des heures tranquilles comme, plus tard, ils jouiraient, les yeux mi-clos, à la terrasse d'un café ombragé, de la langueur des choses. Je les promenais à travers *La Princesse de Clèves* et ses renoncements, tout au long du premier Livre des *Confessions* (avec une pensée pour mes deux citoyennes de Genève), dans *Les Métamor-*

phoses ou les *Dialogues d'Hylas et de Philonöus*.

Esse est percipi, il y avait du vrai là-dedans, trouvions-nous : effacer le relief et l'abîme de l'être par la continuité d'une vision, n'être sensible — mais alors sans réserve — qu'à l'épiderme du monde. Rares étaient ceux dont les parents étaient nés dans ce pays; issus des régions, des continents les plus différents, ayant perdu leur Histoire, peut-être trouvaient-ils dans nos lectures et la fluidité de mon discours, eux, étrangers les uns aux autres, quelque chose comme un dépaysement commun. Pour moi, comme ces robes claires, ces bras nus et dorés, me changeaient des blouses grises d'internes que j'avais connues dans les lycées où j'avais été élève puis, les deux années passées, professeur!

A une heure, parfois plus tôt, j'étais libre. En fait, libre, je l'étais déjà pendant ces matinées complices. L'après-midi, j'avais le choix. Pas l'embarras du choix car jamais je ne me demandais, comme à Paris, ce que j'allais faire, hésitant entre une tâche et une autre. Oui, là-bas, j'étais voué — par quel maître? — à la chose à faire, et même dans ce qu'on appelle plaisir, je demeurais tâcheron : irais-je me *faire* un film au Studio Parnasse ou un livre à la B.N., passerais-je *faire* l'amour avec Françoise, toujours disponible, ou chez les Vigier, toujours sérieux, *faire* le sommaire

du prochain numéro de notre revue? Ici, à Mymia, je me laissais être choisi par l'air du jour ou saisi par un mouvement du corps (j'avais donc un corps qui m'entraînait...).

Mes pas me conduisaient vers ces lieux qui m'avaient été d'emblée désignés : les terrains de Tayem, la plage de Malagi, la salle du petit théâtre; j'étais accompagné aussi bien de ceux avec qui j'avais dîné la veille que d'un collègue ami ou d'un élève souriant qui habitait dans ma rue.

Je ne me souviens pas du quotidien d'alors. Autre temps, autre espace. Je sais seulement que je découvrais les évidences du jeu. La vie m'était terrain de jeu. J'avais été, je l'ai dit, un jeune homme plutôt triste. Non : désaffecté.

Le tennis, dans les premières semaines, devint ma passion. Le directeur du club m'inscrivit, sans même me demander mon avis, dans le tournoi qui commençait. Je fus battu au premier tour. Un tournoi « de consolation » était prévu pour les joueurs que, disait-on gentiment, le tirage au sort n'avait pas favorisés. Cette fois encore, je fus battu, bien que mon adversaire fût médiocre. Loin de me décourager, ces déconvenues suscitèrent chez moi une sorte d'acharnement. En même temps que des progrès rapides, je fis une découverte que je m'empressai d'ériger

en règle de vie : l'important n'est pas de jouer en champion mais de ne pas se laisser confiner dans le jeu de son vis-à-vis. Ce n'est pas l'autre qui gagne, c'est soi qui perd ! Il fallait d'abord permettre à l'adversaire de se découvrir puis, quand il se croyait maître du terrain, surtout ne pas lui donner la réplique qu'il attendait mais jouer autrement — balles longues ou courtes, hautes et molles, croisées ou le long des lignes, c'était selon. Se dépandre, telle était la loi qui faisait le vainqueur. Pour n'avoir pas su cela, j'avais mal vécu, pris et même englué dans des activités studieuses, politiques, amoureuses qui, au fond, n'étaient pas les miennes. Être pris ou se sentir vacant, c'était alors du pareil au même : « Qu'est-ce que tu fais ce soir ? — Je suis pris. » « Quoi de neuf ? — Rien. »

Les mouvements du corps, un corps en mouvement, quelle merveille ! C'est l'immobilité qui tue. Choses immobiles, personnes figées dans ce qu'a fait d'elles une succession de défaites inavouées. J'avais laissé ce monde-là derrière moi, me disais-je. Je bougeais. Le déplacement serait donc ma loi nouvelle.

J'aimais nager aussi, des heures. Avant — je disais : avant, comme si, avec Mymia, allaient naître et se multiplier tous mes commencements — nager m'était incongru : quelque

chose comme flotter en marchant à l'horizontale. Mais le sol, surtout le bitume des villes, et soi, ça fait deux. Là, je me mêlais à la mer. Il faut dire que le sable blanc de Malagi, les vagues cinglantes et le violet absolu de l'eau, je n'avais jamais connu rien de pareil. Je n'avais pas même soupçonné que cela pût exister. Lieux bien définis de mes plaisirs, espace sans fin de ma jouissance, on le voit, ne cherchant rien que ce que je trouvais, j'étais content de tout.

La maison des T. sur la dune — une grande cabane plutôt — m'était ouverte. J'y emmenais parfois une jeune femme éprise comme moi de cette alliance rare de tendresse et de violence que donnait Malagi. Les maris restaient en ville, invoquant les soucis de leurs affaires. En fait, ils aimaient la sieste et sa lourdeur, le sucre des pâtisseries, la conversation entre hommes. Ils étaient gras, j'étais mince.

Je crois que ce qui me surprenait le plus, c'est qu'on puisse ainsi, sans calcul et sans effroi, ignorer la contrainte. Je ne me souviens pas avoir une seule fois prononcé, à quiconque ou en moi-même, ces phrases encombrantes destinées à interdire l'éclosion du moindre désir : il faut que j'aille travailler, il faut que je rentre; désolé, je dois voir Untel. Je ne distinguais plus entre

le temps dit du travail et celui dit des loisirs.

Pour rejoindre Malagi, on passait derrière des docks, à travers une banlieue sans forme. Une tannerie y dégageait une odeur forte, insoutenable. Le taxi roulait vite et, machinalement, je fermais les vitres. Ainsi je vivais à Mymia, totalement protégé à mon insu contre ce qui risquait de me soulever le cœur.

Pour un oui pour un non, l'institution qui m'employait fermait ses portes. Cosmopolite par sa population, elle se devait de célébrer les fêtes religieuses et nationales de tous. A Mymia, la vacance était à l'ordre du jour, plus que les héros ou les dieux. Alors je quittais la ville, convié par les uns ou les autres dans quelque maison entourée d'eau et d'arbres.

Une fois (là, je n'ai pas perdu le fil de l'événement), je saisis l'occasion d'un de ces intermèdes pour partir assez loin, dans un lieu dont on m'avait vanté la beauté nue. J'y emmenai Angèle, une fille que j'avais connue dans cette troupe de théâtre dont, faut-il le dire, je faisais maintenant partie et où, faut-il le dire aussi, j'excels dans les rôles « de composition ». Enfin, je me trouvais excellent! Angèle ne parlait guère et ne demandait jamais rien. Dans la pièce que nous montions

J.-B. PONTALIS

Loin

Ce récit retrace l'expérience d'un dépaysement. Une ville étrangère en est le lieu : Mymia, où le narrateur, un jeune homme, est « en poste ». Des femmes en sont l'instrument : Alix et Angèle, et d'autres, venues de plus loin, du temps immémorial de l'enfance.

Le dépaysement est d'abord vécu dans l'allégresse, un sentiment de vacance et de légèreté. Il vire progressivement au malaise, à la dépossession de soi, à l'exil. Les séjours, réels ou imaginaires, dans la maison natale sont également marqués par le « loin ».

Loin dit aussi l'éloignement du temps. C'est plus de vingt ans après l'épisode de Mymia que le héros s'en fait le narrateur. Il rouvre ainsi à son insu une plaie qu'il croyait fermée.

Le récit linéaire se brise discrètement au fur à mesure que le mal gagne.

nrf



9 782070 204410



Extrait de la publication

80-1

A 20441

ISBN 2-07-020441-3